Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 15

Artikel: Trois gagnants pour un même lot
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220216

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

écureuil — tout cela paraît enfantin et démodé. On ne veut pas voir que, d'ici peu de temps, quand tout le monde roulera, ce spectacle paraîtra tout aussi vieux jeu, à cela de près, qu'on en aura moins et surtout moins profité pour l'intelligence et pour la santé.

C'est notre consolation et notre espoir ! Les modes passent vite, aujourd'hui. Mais avant qu'elles passent, il faut qu'elles aient pénétré dans toutes les couches de la population. Les cheveux coupés — le *Bubikopf*, disent nos confédérés — ne sont plus que l'apanage de la classe moyenne et ouvrière. La haute volée l'abandonne et la jeune paysanne, moins pressée que l'ouvrière de fabrique, à force de patienter, est plus moderne et n'aura pas besoin d'attendre que ses cheveux recroissent. Peut-être verrons-nous bientôt des propriétaires d'auto tout contents de marcher. Nous n'en sommes pas encore là — le voyage en auto pour le moment est une auréole d'élégance et d'aisance qui le rend désirable à tous les degrés de l'échelle sociale. Les ouvriers qui, pour se rendre à la fabrique, auraient un délicieux sentier sous bois, avec une vue grandiose sur les Alpes, préfèrent s'engouffrer dans un camion fermé (quel magnifique champ de culture pour les bacilles du rhume !), à douze, à vingt, assis et debout, pour n'avoir pas besoin de mettre un pied devant l'autre. Des danseurs, rentrant du bal, au lieu de humer la délicieuse fraicheur de la nuit après la salle de danse, surchauffée et malodorante, se font charrier pour des distances de un kilomètre et moins, de l'hôtel au lit. J'ai vu des golfeurs dans nos Grands Hôtels, qui, pour se rendre à la place de golf, (distance 500 mètres), réclamaient une auto ! On veut bien jouer au tennis ou au hockey, mais marcher, jamais de la vie !

Les conséquences d'une paresse aussi peu hygiénique ne tarderont pas à se produire. D'où viennent ces embonpoints malsains, ces teints pâles, ces mines blafardes, ces rhumes et ces rhumatismes au moindre contact de l'air ? D'où ces gens qui grelottent partout et toujours, et se blottissent contre les corps de chauffe en tremblant, couverts de châles et d'écharpes au lieu de produire, par le mouvement, la chaleur nécessaire à l'organisme, sans exagération, mais aussi sans flegme et sans paresse. Quelle jeunesse aurons-nous si l'habitude de ne pas marcher se généralise encore ? On le voit déjà : proposez une course scolaire à nos enfants sur un sommet voisin et vous ne verrez que des mines déçues et dégoûtées. Comment, un jour seulement et pas deux, pas de chemin de fer et pas de camion ? Et bon nombre préfèrent rester à la maison plutôt que de s'imposer pareille corvée !

Nous en sommes là et je prends la liberté de trouver déplorable cet état de choses ! *Marchons*, mes amis ! Retournons à la bonne tradition de nos pères ! De la promenade journalière, passons à la longue randonnée et à la rude grimpée ! Nous nous porterons mieux, physiquement et moralement. Et nous comprendrons à nouveau l'enthousiasme de nos devanciers pour la belle nature qui demande à être observée en détail et savourée lentement. Marchons et nous découvrirons un monde de choses qui actuellement nous échappe. Marchons et nous serons plus sains, plus joyeux, plus heureux !

(Ami de Morges).

QUAND ON ETERNUE

MAINTENANT que nous voici de nouveau en pleine saison de rhumes de cerveau et d'influenza, le moment n'est peut-être pas trop mal choisi pour parler un peu d'une vieille coutume solidement ancrée dans les mœurs populaires. Qui dira jamais comment et à la suite de quoi elle a pris naissance ? Personne, sans doute, car l'origine de cette pratique se perd presque dans la nuit des temps, si l'on peut dire.

Toujours est-il qu'à l'heure actuelle, c'est une habitude universellement répandue et rien ne prouve qu'elle soit près de disparaître.

A titre de curiosité, nous nous sommes amusé à rechercher, à gauche et à droite, ce que, sous les divers climats de la machine ronde, un éternueur s'entendait dire.

Les Russes et les Irlandais sont à peu près d'accord pour souhaiter, dans leur langue propre, naturellement : « Dieu vous protège » ; les Belges, eux, s'exclament en général : « Dieu vous bénisse », ou « Bénisse mon fils ».

En Hollande, la politesse demande un «Santé!» bien marqué. Les Suisses, suivant la région, répondent presque indifféremment : « Santé », « A vos souhaits » ou « Dieu vous bénisse ».

Il est probable que c'est de l'expression « A vos souhaits » que vient le « Santé » en usage dans nos campagnes, car si l'éternuement est le signe prémonitoire d'un rhume de cerveau, que peut-on souhaiter d'autre que la santé ?

De même, prend-on l'effet pour la cause quand on dit: « Cent mille ! » ou « Un million ! » Nous nous sommes laissé dire que, outre-Rhin, pendant la dégringolade du mark, les gens prenaient soin d'ajouter à leurs vœux les mots « francs suisses », « dollars » ou encore «Livres sterling»; il est vrai que souhaiter cent mille marks à quelqu'un alors qu'un timbre à lui seul en coûtait déjà cinquante milliards pouvait bien passer pour une injure !

Les Tessinois, en gens pratiques, souhaitent à la fois et la santé et l'argent — ou mieux un bon repas ! — quand ils disent : «Salute e marenda»; plus au sud, on s'exclame : « Salve », « Salute » ou encore bien que plus rarement: « Felicità ! »

Enfin, il paraît que dans certaines tribus indiennes de l'Amérique du Nord, on répond par politesse à l'« Atchoum ! » du voisin par cette question : « Qui donc m'appelle ? » Ainsi, pour le savoir-vivre, le Nouveau Monde en remontrerait à l'Ancien !

Quand un Esquimau éternue, il dit lui-même : « Reviens ! », car, d'après une croyance en vogue sur les rives glacées du Groenland, l'éternuement serait une évasion, une fugue momentanée de l'âme.

Dans les Indes anglaises, on croit aussi qu'un esprit s'envole avec chaque éternuement. On dit alors : « Bouddha vous soit en aide » à celui qui éternue et celui-ci répond : « Vous de même ».

Quant aux Siamois, on ne peut leur enlever de l'idée que s'ils éternuent, c'est parce que, dans le ciel, la Divinité s'est arrêtée un instant à la page de son grand livre où est inscrit le nom de l'éternueur.

Revenons maintenant en Europe.

En Espagne, c'est le « Su saludad » qui est à la mode ; il en est de même en Allemagne où le « Gesundheit » n'a pas encore été détrôné par d'autres expressions plus nouvelles. Huit fois sur dix, le Français vous dira « A vos souhaits » tandis qu'au Portugal la coutume exigeait, il n'y a pas si longtemps encore, que l'on levât son chapeau devant celui qui éternue.

Les Anglais, eux, ne disent rien, ne saluent pas, ne bougent pas. Mais ils prennent soin de ne pas attraper le rhume de cerveau dont les menace tout éternuement qui se produit trop près d'eux !

TROIS GAGNANTS POUR UN MÊME LOT

AU milieu du brouhaha des chaises remuées, le Comité du « Canard boiteux » leva sa séance. Une heure de délibérations, pas moins, lui avait mis des fourmilières aux jambes. Enfin ils étaient désignés les gagnants du fameux concours ! Depuis des semaines, il n'était que bruit dans la ville du nombre de grains d'avoine que pouvait bien tenir un picotin.

Seul l'âne du rémouleur, qui n'en croquait jamais, mais regardait fort attentivement les autres en manger, s'il avait su compter, aurait pu vous le dire ! Donc, ces dix graves messieurs du jury, tirant, vaille que vaille, de dessous le tapis vert leurs jambes engourdies, leur besogne finie, se séparèrent enchantés.

Camillau, le rédacteur en chef, demeuré seul, fit un pompeux compte rendu d'une plume experte et agile, le lut, le relut, puis sonna. Un vieil huissier parut, salua et se tint immobile dans la porte entr'ouverte.

— Voyons, Simon, je vais pour une fois vous confier une mission agréable. Voici la liste des gagnants de notre concours. Il s'agit d'aller prévenir les heureux lauréats.

Simon sourit d'un air satisfait entre ses favoris couleur de poivre. Pourtant, pris de quelque méfiance, il demanda lecture de la liste.

— C'est facile, dit Camillau.

Et, ayant ajusté son lorgnon :

— Mme Marsalet, la motocyclette.

— La mo... Mais elle ne quitte plus son fauteuil, Mme Marsalet !

— Ça, c'est possible, Simon : nous n'entrons pas dans ces détails. Continuons : M. Trivelle, une machine à tricoter !... Mme Terrignon, la chambre à coucher...

— Mme Terrignon ? mais c'est bien loin !... Comment voulez-vous que mes jambes me portent jusque-là !

— Alors, appelez-moi Ranelle! bougonna Camillau, en tambourinant nerveusement sur la table avec le manche de son couteau à papier.

Cette fois, ce fut un employé jeune, blond, hésitant et fort peu déluré, qui frappa à la porte et montra la tête sans oser s'avancer.

— Vous connaissez la rue du Trapan, Ranelle ?

— Monsieur Camillau veut plaisanter sans doute, je l'habite !

— Parfait ! Eh bien, mon ami, vous allez me faire le plaisir d'aller avertir Mme Terrignon qu'elle a gagné la chambre à coucher à notre grand concours des grains du picotin.

Du menton imberbe au front découvert, en passant par ses joues rondes d'écolier bien portant, une teinte rose fleur de pêcher éclatant, s'insinuant, fusant, se diluant, se renforçant, se répandit comme un nuage de couleur sur le visage stupéfait de Lucien Ranelle.

— Mme Terrignon ?... Ah ! Décidément ! Nos deux appartements donnent sur le même palier !

— De mieux en mieux !... Partez donc de suite et prenez bien surtout l'interview d'usage sur les impressions de la gagnante.

Mais Ranelle, troublé jusqu'au fond de son âme paisible, content et frétillant comme s'il avait été le propre lauréat, était déjà dans le couloir, et, sous le vent de la nouvelle, à sa surprise même, son cœur chantait comme un moulin.

Dans l'embrasure de la fenêtre, rue du Trapan, Mme Terrignon, un pli soucieux au front, mène alertement le jeu des aiguilles, tandis que sa fille Madeleine repasse en faisant des roulades qui rivalisaient avec celles, toutes en dentelles de sons, de leur canari dans sa cage.

Deux petits coups à la porte, et voilà les deux chants arrêtés. Mme Terrignon crie : « Entrez ! » d'une voix peu engageante. Madeleine, le fer au repos, se penche pour mieux dévisager le visiteur, et le canari, avec non moins de curiosité, met lui-même pour regarder la tête de côté.

Qui entre ?... La chance, Madeleine, et même un peu plus que cela... Ecoutez :

— Bonjour, madame Terrignon et la compagnie, fait Lucien Ranelle, en saluant honnêtement à la ronde la mère, la fille, et, semble-t-il, le canari.

— Bonjour, notre voisin, répond pour les trois Mme Terrignon, sans que son front s'éclaire.. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Rien, madame Terrignon, rien du tout, fait le messager embarrassé. Mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Les bonnes nouvelles entrent chez nous si rarement ! Vous ne vous êtes pas trompé de porte, monsieur Ranelle ?

— Pas le moins du monde, madame Terrignon. Et, la preuve, c'est que je suis chargé par le « Canard boiteux » de vous annoncer que vous avez gagné un des gros lots à son concours.

— La motocyclette, je parie ! s'écrie Madeleine en battant des mains.

— Non, mademoiselle, pas la motocyclette, mais la chambre à coucher !

— Oh ! gémit Mme Terrignon, voilà bien notre chance habituelle !

Ranelle, de rose, devint verdâtre dans sa stupéfaction.

— Une chambre à coucher ! poursuit Mme Terrignon, que voulez-vous que nous fassions d'une chambre à coucher ? Comment logerions-nous de nouveaux meubles, grand Dieu ! quand on a déjà du mal à caser ceux qu'on a ? Ah ! si encore Madeleine se mariait ! Mais est-ce qu'on épouse les filles comme elle, au jour d'aujourd'hui, monsieur Ranelle ? Quand on n'a pour tout bien qu'un fer à repasser !

Les joues de Lucien remontent subitement au ton de fleurs de passe-rose : il regarde Madeleine. Madeleine le regarde, souriante, avec des yeux malins et qui semblent dire :

— Mais c'est l'occasion, voyons, osez donc !

Il baisse la tête, interdit, fait tourner plusieurs fois son chapeau dans ses mains, ouvre la bouche, la referme, puis tout à coup, avec la brusque décision d'un poltron qui, soudain, s'enhardit :

— Mais si vous le vouliez, madame Terrignon, il y a bien de la place chez moi !

— De la place chez vous ? Je ne dis pas, monsieur Ranelle, mais cela, que je sache, n'en donne pas ici !

— Tout de même... écoutez-moi, madame Terrignon. C'est parce que je n'avais pas de chambre à coucher, sans parler du reste, que je n'osais vous dire...

— Qu'est-ce que vous n'osiez pas me dire ? fait Mme Terrignon, intéressée.

— Que si cela vous gêne tellement d'être la gagnante du concours, on pourrait peut-être différemment tout arranger : je me chargerais bien de la chambre à coucher, si Mlle Madeleine voulait ne pas s'en séparer.

— Je ne comprends pas très bien, monsieur Ranelle.

— Mais si, maman ! mais si ! s'écrie là-dessus Madeleine ; moi, j'ai parfaitement compris.

Et, de son air le plus joyeux, le cœur tintant de mille cloches tout à coup déchaînées :

— Toi, tu gagnes les meubles, explique-t-elle... Moi, un mari...

— Et moi, ajoute Lucien, le gros lot du concours qui n'était pas prévu.

Durant deux minutes, — le temps pour chacun de bien ouvrir son cœur à la clarté nouvelle, — le canari a fait un solo dans le silence de la chambre, Madeleine promenant nerveusement vingt fois sur le même mouchoir son fer à repasser, Lucien faisant valser entre ses doigts son chapeau de plus belle, et Mme Terrignon, non moins saisie elle-même par tant d'espoir inattendu, les regardant tour à tour avec des yeux où se succèdent la surprise, puis l'attendrissement, puis la joie, la vraie joie...

— C'est peut-être pas une mauvaise idée, après tout, dit-elle enfin. Vous viendrez ce soir en parler au père, n'est-ce pas, mon bon monsieur Ranelle ?

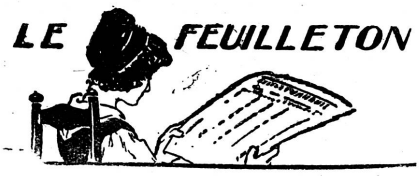
MAJOR DE TABLE

AGAPES, soirées choucroute, banquets. Pour que la réussite soit complète, il faut un major de table « à la hauteur ». Mission de confiance, rôle délicat, le poste de major de table est souvent l'objet de vives convoitises, vu la considération rejaillissant sur celui qui en est investi. Car des fonctions de major, remplies avec esprit et tact, furent le prélude, en pays vaudois, de plus d'une carrière politique brillante. Animer la soirée, la ranimer quand le feu des productions s'éteint, avoir le mot pour rire — mais le mot bon enfant, sans ironie, car l'ironie est mal portée chez nous — savoir faire vibrer la fibre patriotique, passer du « grave au doux, du plaisant au sévère », que de qualités requises !

Et puis, il y a les « bans », ces célèbres bans qui font l'étonnement du Confédéré, lequel ne connait guère que les « Hoch » et les « Hurrah ». Depuis le ban fédéral, qu'il est indiqué de commander « sans bavure », afin d'éviter une queue fâcheuse, jusqu'au ban d'« Allah », pour lequel il est prudent de s'assurer de la solidité des tables. Comme il est recommandé d'invoquer l'indulgence des locataires d'en-dessous, si l'on veut exécuter le ban de cavalerie.

Mais j'entends les protestations indignées de nos amis de la Société des dragons, guides et mitrailleurs vaudois.

(Du *Journal d'Yverdon.*) *H. L.*



9 **LE CAPITAINE RENAUD**

Le major Davel l'avait pris en amitié et de longues causeries retenaient souvent ces deux hommes. Aux questions auxquelles le major se complaisait plus volontiers, le capitaine avait compris qu'au contraire des officiers pensionnés de Berne, Davel aimait son pays et s'inquiétait de la position faite à ses habitants. Il s'informait de tout ce que le capitaine avait vu et entendu dans son existence de proscrit, blâmait ceci, condamnait cela et ne semblait soucieux de discuter que lorsque le capitaine lui communiquait d'anciens projets ébauchés de lutte ouverte et de soulèvement à main armée.

Tout cela se passait du reste en conversations où le major Davel paraissait toujours plutôt prêcher le parti de la modération. Le capitaine, peu soucieux maintenant, de courir les chances de plaies et bosses, n'attachait donc qu'une importance relative au sujet d'entretien favori du major, et n'aurait jamais imaginé qu'il pût devenir un chef de parti audacieux.

Quelle fut sa surprise d'apprendre un beau jour — c'était le 31 mars 1723 — que le major Davel avait passé en revue dans la matinée, sur la place d'armes de Cully, trois compagnies, la sienne, celle du capitaine Crousaz, de Chexbres et celle du banneret de Cully, plus quelques dragons bien montés, environ cinq cents hommes en tout, tous bien équipés. Suivi de ce monde, il était parti pour Lausanne, on ne savait pourquoi.

Inquiet et intrigué, Renaud se décida à le suivre, accompagné de Marc qu'il était allé consulter.

— Ne vous mêlez de rien au moins, s'il y à quelque chose, leur cria Marianne en les voyant s'éloigner.

Arrivés à Lausanne sur le soir, ils apprirent qu'au gros du jour le major Davel et sa troupe s'étaient présentés ; personne ne les attendait ; point de gardes aux portes. Ils étaient entrés sans opposition, enseignes déployées, et avaient défilé tambour battant par la rue de Bourg.

Le bailli était à Berne, le bourgmestre à Lavaux. La seule autorité présente à Lausanne, le contrôleur M. de Crousaz, ayant rencontré Davel au milieu de la ville, lui avait demandé ce que voulait dire cette venue de gens en armes, sans avis et sans ordres. Le major lui avait répondu d'un air tout gracieux ; ensuite de quoi il avait continué sa marche, ne suivant point l'usage qui est de s'arrêter sur la place de la Palud, mais remontant au contraire vers la Cité. Il avait pris la rue de la Mercerie et la porte St-Etienne pour s'arrêter sur la terrasse de la Cathédrale.

Rejoint à cet endroit par M. le contrôleur de Crousaz, il avait laissé là ses soldats et s'était rendu avec lui à la Maison de Ville. On ne savait rien de plus certain, mais le bruit courait, surtout dans la foule attendant la sortie du major, qu'il était venu pour révolutionner le pays contre Berne. Ailleurs on disait qu'il ne s'agissait que d'une revue, pourtant, en général, on s'attendait à quelque chose.

Renaud ne savait que penser ; il aurait voulu pouvoir parler à Davel, et, le cas échéant, se mettre à sa disposition. Laissant à Marc le soin de recueillir d'autres indications et d'attendre que le major revint, il s'occupa à tout événement, de se procurer un cheval et des armes. Puis, laissant tout en lieu sûr, il rejoignit son compagnon. Il apprit que le major était sorti accompagné de quatre conseillers avec lesquels il paraissait tout-à-fait d'accord et qu'ils étaient tous remontés à la Cathédrale.

Renaud s'empressa de s'y rendre et arriva comme on s'y occupait de distribuer aux soldats des billets de logement.

A son aspect, Davel éprouva un mouvement de gêne visible. Cependant le capitaine l'aborda.

— Que faites-vous, Monsieur, on dit que vous voulez combattre Berne et vous ne m'avez pas appelé ?

— Combattre ! non, il n'en sera pas besoin. Du reste, ajouta Davel en l'entraînant à quelques pas, sans toutefois prendre un air de mystère, du reste, je vous dois bien deux mots d'explication Oui, je commence aujourd'hui l'œuvre de régénération du pays et ces messieurs — il montrait du doigt les quatre conseillers — ont résolu de m'aider. Maintenant pour vous parler franc, j'ai voulu me passer de vos services, non que je n'en sente pas la valeur, vous le savez bien, mais parce que je veux une révolution sans soupçon et sans tache. Je vous tiens pour un brave, honnête et galant homme, mais le public n'a pas oublié le capitaine Renaud. Si je vous employais, votre incontestable mérite vous mettrait bien vite en vue et nos ennemis, s'appuyant naturellement d'anciennes calomnies, ne manqueraient pas de dire que je me suis servi de pirates et de chefs de brigands. — Oh ! patientez encore un peu et surtout ne vous froissez pas de mes paroles, ajouta-t-il en voyant un mouvement de Renaud déconcerté. Le jour viendra où je pourrai vous employer, comptez sur moi pour ne pas l'oublier.

— J'accepte, Monsieur, ce que vous me dites. La punition est dure, mais je me réserve de faire ce que je dois sans vous rien demander. Un conseil toutefois, avant de nous quitter : Méfiez-vous de ceux-ci ! et Renaud, à son tour montre les quatre conseillers présidant à la répartition des logements. C'est une première faute à vous de leur laisser loger vos soldats à leur guise. Croyez-moi, tenez le château et ne vous séparez pas.

Davel fit un signe de dénégation et rejoignit sans plus rien dire ses soldats qui commencèrent à s'éparpiller dans diverses directions, suivant les points de la ville où ils devaient se retirer.

Il était cinq heures du soir et la nuit arrivait. Renaud en s'éloignant pour rejoindre Marc vit qu'au château on avait fait monter en toute hâte trente ou quarante hommes qui n'étaient point de la troupe de Davel, qu'on fermait les portes et faisait bonne garde.

Il commença à s'inquiéter, mais il se convainquit que Davel était joué lorsqu'il retrouva Marc.

— Monsieur De Sévery est parti en toute hâte, lui annonça celui-ci. Voilà la seule nouvelle certaine que j'ai pu obtenir.

— Il va sur Berne apporter la nouvelle à leurs Excellences, se dit Renaud, et sur l'heure, il sella son cheval.

— Tâche de savoir où logera M. le major, dit-il à Marc, lorsqu'il fut en selle. Pénètre jusqu'à lui et dis lui qu'on a été le dénoncer à Berne Ajoute que je suis parti pour arrêter le messager et puis... continua-t-il en hésitant un instant, si je ne reviens pas... dis à Marianne qu'elle pense quelquefois au capitaine Renaud. Adieu.

(A suivre). **G. Roux.**

THEATRE BEL-AIR, LAUSANNE.

« **Favey et Grognuz** » **à Lausanne.** — Voici « Favey, Grognuz et l'Assesseur à l'Exposition de Paris», de J. Monnet et M.-E. Tissot, au Théâtre Bel-Air, à Lausanne. A partir de vendredi 9 avril à 20 h. 15, le Théâtre vaudois sera sur les planches tous les soirs et le dimanche en matinée à 14 h. 30. Le nombre des représentations est très limité. Les prix des places ont été maintenus très bas, à la portée de toutes les bourses. La location est ouverte au Magasin Hipp, tabacs, Grand-Pont 10.

Royal Biograph. — Un programme formidable est présenté cette semaine au Royal Biograph, place Centrale, comprenant deux grands films d'un genre absolument différent **La Course ou la Vie,** grand drame d'aventures du far-west, en 4 parties. Le second film **Secrets volés** est un splendide drame d'aventures mondaines et policières en 5 parties. Et ce qu'il faut surtout apprécier dans ces deux films, c'est la photographie absolument parfaite et l'interprétation hors pair. A chaque représentation, les actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal Suisse. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 11 courant, matinées dès 2 h. 30.

Théâtre Lumen. — Le spectacle que nous offre le Théâtre Lumen, peut se classer certainement parmi ceux de tout premier ordre, par la présentation du film **Le Beau Brummell,** œuvre artistique et dramatique qui est un enchantement réel pour les yeux. Citons dans cette œuvre une scène qui est certainement le point culminant du drame où pauvre, chenu, dénué de tout, Brummel voit entrer dans sa mansarde la belle et douce lady Margery qui n'a jamais pu oublier l'amour sacrifié et qui libéré par la mort de son mari, jeune encore, riche, belle, vient offrir sa main à l'abandonné et c'est le refus que par une suprême délicatesse Barrymoore lui oppose. Au même programme, la direction du Théâtre Lumen présente quelques visions d'art de la grande Revue des Folies-Bergères de Paris 1925, un nouveau film réalisé par le procédé en couleurs et en relief dont le Théâtre Lumen possède l'exclusivité pour Lausanne. Enfin, à chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal Suisse. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 11, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

PHOTOS Une belle photo est signée
MESSAZ & GARRAUX
14, Rue Haldimand — **Lausanne** — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS
Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 **Lausanne**